

Fatou Diome
Impossible de grandir

roman

A portrait of Fatou Diome, a Black woman with short, curly dark hair, wearing a black jacket over a purple top. She is looking slightly to the right of the camera with a subtle smile. The background is a blurred city street at night with bokeh lights.

« Devenir adulte,
c'est oser se retourner
et, enfin, faire face
aux loups. »

Extrait de la publication

Flammariion

Impossible de grandir

*Fatou
Diome*



Salie est invitée à dîner chez des amis. Une invitation apparemment anodine mais qui la plonge dans la plus grande angoisse. Pourquoi est-ce si « impossible » pour elle d'aller chez les autres, de répondre aux questions sur sa vie, sur ses parents ? Pour le savoir, Salie doit affronter ses souvenirs. Poussée par la Petite, son double enfant, elle entreprend un voyage intérieur, revisite son passé : la vie à Niodior, les grands-parents maternels, tuteurs tant aimés, mais aussi la difficulté d'être une enfant dite illégitime, le combat pour tenir debout face au jugement des autres et l'impossibilité de faire confiance aux adultes.

À partir de souvenirs personnels, intimes, Fatou Diome nous raconte, tantôt avec rage, tantôt avec douceur et humour, l'histoire d'une enfant qui a grandi trop vite et peine à s'ajuster au monde des adultes. Mais n'est-ce pas en apprivoisant ses vieux démons qu'on s'en libère ? « Oser se retourner et faire face aux loups », c'est dompter l'enfance, enfin.

Fatou Diome est l'auteur de neuf livres dont Le Ventre de l'Atlantique (Anne Carrière, 2003) et, aux Éditions Flammarion, Kétala (2006), Inassouvies nos vies (2008) et Celles qui attendent (2010).

Flammarion

Impossible de grandir

Du même auteur

La Préférence nationale et autres nouvelles, Présence africaine, 2001.

Les Loups de l'Atlantique, nouvelle, dans le recueil collectif *Nouvelles Voix d'Afrique*, éd. Hoebecke, 2002.

Ports de folie, nouvelle, dans la revue *Brèves* n° 66, 2002.

Le Ventre de l'Atlantique, Anne Carrière, 2003 ; Le Livre de poche, 2005.

Kétala, Flammarion, 2006 ; J'ai lu, 2007.

Inassouvies, nos vies, Flammarion, 2008 ; J'ai lu, 2010.

Le Vieil Homme sur la barque, avec Titouan Lamazou, nouvelle, coll. Livres d'heures, Naïve, 2010.

Mauve, avec Titouan Lamazou, Flammarion, 2010.

Celles qui attendent, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2012.

Fatou Diome

Impossible de grandir

roman

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0073-6

À mes grands-parents,
Aminata et Saliou SARR
Votre amour, mon asile, mon souffle légitimé
Votre présence chassait loups et ténèbres
Parce que muette, la gratitude vaut ingratitude
Chacun de mes jours vous rend hommage.

À Nkoto Bineta SARR, sœur, mère
Que ma voie te rende ta voix de femme !

PROLOGUE

Je m'appelle Salie, les rétines brûlées à scruter la vie, je voudrais m'endormir, mais je ne peux m'empêcher d'écouter les anges de la mémoire qui chuchotent la nuit et me réclament leur vie d'antan.

Je m'appelle Salie, à défaut d'un sommeil régénérateur, je me voudrais sorcière, avec un chaudron assez grand et un feu assez vif pour mijoter les rêves trop durs à cuir. Des rêves aussi forts que des résolutions : apprendre à oublier, regarder devant soi, savourer chaque jour, etc. Que des mots ! Mais des mots au goût miel de forêt. On s'en délecterait bien, à condition d'avoir une légèreté d'abeille. Hélas, les sorcières s'envolent sur leurs balais et me laissent clouée au sol, cernée de mes vœux pieux. N'ayant pas la souveraine volonté des athées ni l'espérance absolue des convaincus, j'interroge mon reste de foi. Dans quelle direction se tourne-t-on lorsqu'on effectue une prière hésitante ? Je l'ignore. Qu'un ébéniste veuille bien m'installer au sommet d'une toupie ! Je sais, qu'après chaque tour, je ferai toujours face au vide. Et, parce que jeter des poignées de sable dans le grand canyon semble plus rassurant que l'observation passive du gouffre, je me dis qu'il n'est peut-être pas vain de prier encore. Sur ma

toupie, qui tourne au milieu d'une existence où je navigue sans carte, j'écarquille les yeux. En silence, je prie, comme le chasseur élague sa piste sans être sûr de trouver du gibier au bout. Après chaque prière, une autre prière vient dire combien la précédente a été vaine. Avec une lucidité de parieur, je ramasse mes vœux, un par un, les formule, les reformule, les polis, telles des améthystes, et les dépose avec ferveur au pied de chaque aube. L'offrande faite, je n'en attends qu'une seule récompense : l'apaisement. C'est par là que vient le jour, c'est par là que s'élèvera la lumière mauve qui dissipera les ombres qui me hantent. Encore une prière ! Mais rien n'oblige le crépuscule à honorer les promesses de l'aube. Le soir venant, les ténèbres couvrent tout, sauf les reliefs de la mémoire. On voudrait s'en détourner, mener sa barque au loin, vers une crique tranquille, mais, parfois, les courants en décident autrement. On achoppe sur les souvenirs, comme la barque échoue sur un récif, par inadvertance.

On largue les amarres, on change de ville, parfois même de pays et d'amis. Déterminé, on voudrait poursuivre sa route, chargé seulement d'un esprit neuf, aussi léger qu'une page vierge. On voudrait avancer en paix, sans aucune entrave. Jadis, les lourdes chevillières d'argent pesaient, mais d'un tout autre poids : les princesses Guelwaar les portaient pour mieux tracer leur chemin vers un avenir prédéfini. Guelwaar de la diaspora, loin de l'âtre ancestral, j'arpente les temps modernes, privée des certitudes de mes aïeux, les chevilles lestées d'un enchevêtrement de questions. Où vais-je ? Qu'ai-je laissé derrière moi ? Que sont devenus les miens ? Devenir quelqu'un de la diaspora, c'est porter en soi deux êtres qui ne cessent de s'interroger mutuellement. On se demande le sens de chaque jour, de chaque acte, de chaque pas, parce que les kilomètres qui mènent à soi sont plus longs que ceux qui

conduisent d'un continent à l'autre. Se perdre ? On y pense, on voudrait s'en distraire, mais on y pense tout le temps, parce que c'est la pire des craintes. À quoi servirait une boussole, quand le hasard mène la danse et se moque de nos prétentions directionnelles ? Tout compte fait, la vie n'a que deux directions : devant et derrière. Alors, on avance, comme l'enfant suce son pouce, par réflexe. On ne peut qu'avancer. On ne se retourne pas quand l'horizon, amant enjôleur, vous invite sans arrêt. Plein d'allant, on s'élance, emporté par la curiosité et des désirs impérieux qui ignorent toute trêve. Rêveurs résolus, les voyageurs sont des poètes, car, si leur imagination ne cachait pas des merveilles derrière l'horizon, jamais ils n'auraient le courage de partir. Et la hardiesse jamais ne s'émousse, quand on a l'esprit fertile du poète. Dans une quasi-inconscience, on enchaîne les pas, comme on enchaîne les rêves. Le sprinteur n'ayant jamais le temps d'admirer sa propre foulée, ce sont toujours les autres qui l'évaluent, puis s'étonnent ou se désolent de la distance parcourue. Qu'importe la quête en ligne de mire, chacun avance au rythme de son souffle. L'itinéraire s'étire, s'allonge, bifurque au gré des circonstances. On s'y fait, du moins, se plaît-on à le croire, puisqu'il s'agit de tenir. Même quand les bourrasques du destin font vaciller, toujours tenir. Ainsi accroché au fil de la vie, comme gibbon à la branche, se doute-t-on qu'en s'éloignant on reste tout de même embarqué dans sa mémoire ?

On serait plus léger, plus libre, plus heureux peut-être, si l'esprit passait les étapes en se débarrassant, au fur et à mesure, de ses stigmates. Pour l'essentiel de notre existence, le corps souffre, guérit ; toujours rafistolé par ses immenses facultés régénératrices, il oublie ce qu'il perd au profit de ce qu'il gagne. Nos cellules meurent, se renouvellent et, même si l'âge nous amoché un peu, aucun de

nous ne vieillit en regrettant ses dents de lait. Aussi voudrait-on pouvoir oublier certains souvenirs, comme on oublie ses quenottes. Malheureusement, tel n'est pas le cas. Il est des souvenirs que rien n'altère ; plus tenaces que des kystes, ils plantent leurs ventouses en nous et défient le temps. On se surprend parfois à murmurer : Telle chose, c'était il y a bien longtemps, mais c'est comme si c'était hier... Ce n'est pas qu'on se plaise à marcher à reculons. Non, on ne se détourne pas de bon cœur du cap de la liberté. C'est le passé, maudit sorcier, qui parfois vous jette un fil à la patte. À moins que ce ne soit un fil de coton, tissé par une mère possessive qui maille le monde afin de ne pas perdre la trace de ses enfants. Échappée, les valises posées à l'autre bout du monde depuis tant d'années, je me croyais hors d'atteinte. Mais la brise nocturne venue de Sangomar traverse le feuillage des cocotiers de Niodior, souffle ses litanies dans les bois sacrés sérères et, quand le Sine-Saloum s'endort, j'entends la déesse Itoumbé appeler son enfant : Salie, c'est la pensée qui rentre, reviens ! Salie, Salie souviens-toi ! Et, soudain, je me souviens...

Depuis que cette voix me parvient, je réponds, chaque nuit, aux rendez-vous qui s'imposent à moi, comme l'averse au promeneur insouciant. Me reviennent, à l'improviste, des visages échappés d'un autre monde. Mes nuits pullulent de silhouettes qui remontent du fond des âges et me réclament de leur restituer les miettes que j'ai retenues de leur vie. Le sortilège commence toujours de la même manière. En songe ou éveillée, une silhouette se découpe devant moi et m'interroge : Salie, sais-tu encore qui je suis ? Et je réponds, invariablement : Oui, bien sûr, je me souviens ! Dès que je prononce cette phrase, une trouée s'opère dans l'espace-temps et des paysages se dessinent : Niodior, Dionewar, Mar, Fatick, Foundiougne, Mbassis, Passy, Kaolack, Sokone... Villes, villages ou

modestes bourgades, le Sine-Saloum se décline, étale ses champs arachidiers, couve ses îles, ses quais de pêche, exhibe ses marais salants et se laisse ciseler par les entrelacs du fleuve Sénégal. Amoureuse de la mer, sans boudier les charmes bucoliques, cette terre alterne les saisons et les panoramas comme on varie les plaisirs. Saison sèche/saison des pluies, oui, je me souviens de ce diptyque que les écoliers déclinent autrement : année scolaire/vacances. L'enfance, c'était là-bas, dans le Sine-Saloum, à Niodior.

Les calendriers, agraire et administratif, se succédaient dans une routine ponctuée par quelques événements, qui pouvaient surprendre mais ne changeaient rien à la beauté des couchers de soleil. Le temps, crocodile, se coulait dans les bras de mer, se gavait de tout, emportant avec lui les joies, les peines, les feuilles mortes des palétuviers et les confidences de nos baignades d'enfance. Chaque jour se levait sur des réalités qui, aujourd'hui, me paraîtraient fictives, si quelques photos jaunies et d'inoubliables mélodies n'étaient là pour en témoigner encore. C'était là-bas, à cette époque-là, mais, parfois, j'ai l'impression que c'est ici et maintenant. J'ai fini par comprendre pourquoi.

L'amnésie volontaire est un moule de cire qui ne fait que mettre en évidence les aspérités de la mémoire qu'on s'évertue à dissimuler. Oui, j'étais là-bas, je sais maintenant que j'y serai toujours, tant que je me souviendrai. Aussi, quand les anges de la mémoire chuchotent la nuit et me réclament de les réincarner, j'accepte l'anamnèse, persuadée qu'en restituant la vie des autres, je retrouverai aussi une part de la mienne.

Avec les années, je me suis rendu compte que deux êtres se partagent ma propre vie : adulte, supposée vivre en adéquation avec ce que la société entend ainsi, je fais ce que je peux de mes journées, mais une gamine s'est attribué mes nuits pour sillonner ma mémoire et donner vie aux

ombres. Être diurne, être nocturne, sous le même crâne, la cohabitation serait parfaite si la Petite ne prenait un malin plaisir à surgir, inopinément, pour faire des croche-pieds à l'adulte. Est-ce possible de grandir quand la plus banale des situations peut se muer en nid-de-poule et contrarier la marche ? Parfois, un événement anodin suffit pour que la Petite s'invite dans mon quotidien, avec son monde, et s'accapare mon esprit. Un visage, une rencontre, une discussion, une anecdote ou une scène fortuite et mes pensées descendent le temps en rappel. Alors que je me cramponne aux années 2000, mes émotions font souvent du saut à l'élastique, rebondissant sur les années soixante-dix ou quatre-vingts, elles me reviennent, tels des chiens fidèles. Il faut toujours que le passé vienne nous mordiller les mollets.

Une petite fille me poursuit, me harcèle, m'assiège ; après quelques décennies de lutte, je ne peux toujours rien contre ses assauts ; parfois, croyant agir à ma guise, je découvre avec stupeur que je ne fais que succomber à ses humeurs : grandir semble impossible !

I

Depuis quelques jours, j'ai l'impression de tituber avec une charge trop lourde sur les épaules. Beaucoup prendraient mon fardeau pour un fêtu de paille, mais à chacun de juger de la résistance de son échine.

Depuis quelques jours, je râle, rouspète, soupire ; une obligation sociale, des plus banales, blanchit mes nuits, creuse mes cernes et noircit mon humeur : une amie m'invite à dîner. Je lui ai pourtant dit que je n'aime pas aller chez les autres, au domicile des autres, mais elle a rétorqué d'un ton péremptoire :

— Justement, ce n'est pas *chez les autres*, c'est chez moi. Enfin, nous sommes amies ou pas ? Tu peux quand même venir dîner chez moi !

Ces phrases s'étaient abattues, grilles inflexibles de la geôle mentale qu'elle venait d'ériger autour de moi. Sachant toute contradiction neutralisée d'avance, je m'abstins d'argumenter, pendant que les points d'interrogation haussaient mes sourcils.

Pourquoi personne ne se sent jamais concerné quand je dis que *je n'aime pas aller chez les autres* ? D'ailleurs, rares sont ceux qui me demandent pourquoi. Lorsqu'on rechigne à boire une coupe, les gens, individuellement,

restent toujours persuadés qu'on peut avaler le Gange pour leurs beaux yeux. Leur expliquer que leur requête soulève la même objection que ses similaires reviendrait à égratigner les susceptibilités. Ceux qui se proclament amis admettent difficilement qu'une fin de non-recevoir, que l'on adresse au commun des mortels, leur soit aussi destinée. Voilà comment Marie-Odile, qui m'invitait à dîner, me tenait prisonnière d'un projet qui n'enchantait qu'elle.

— Enfin, nous sommes amies ou pas ? avait-elle lancé, en levant les yeux au ciel.

Au judo mental, ce n'est pas un yuko qu'elle venait de me coller, mais un incontestable ippon. Sans mots, j'étais un sourire comme on s'affale sur un tatami. Cette question indignée, on se sent toujours obligé d'y répondre par un *bien sûr* contrit. Et même si je me la posais encore sincèrement, à l'évidence Marie-Odile, elle, y avait déjà répondu pour deux.

Nos chemins s'étaient croisés seulement quelques mois auparavant, un jour d'été, à la terrasse d'un café, où un ami commun assura les présentations avec beaucoup trop d'enthousiasme. Depuis, du lundi au vendredi, j'essaie de trouver l'excuse qui va me soustraire au dîner du samedi chez Marie-Odile. Fille des îles du Saloum, consciente des règles élémentaires de navigation, je sais qu'il faut se faufileur en douceur, suivre les méandres, négocier les bancs de sable, contourner les atolls, passer le bougonnement des estuaires, faire une révérence à l'Atlantique avant de voguer sur ses eaux profondes. Aussi, pour mener ma barque, j'apprécie les vertus de la lenteur. Attendre la marée peut aussi faire gagner du temps, disent les marins aguerris. Marie-Odile, elle, citadine rompue aux autoroutes, ne cessait d'appuyer sur l'accélérateur de notre relation. Je ramais, elle klaxonnait. Je m'embourbais, elle filait

vers son objectif. On me disait d'un tempérament résolu, j'avais trouvé mon chef de régiment. Avec une femme de son caractère aux côtés de Napoléon en 1812, la Bérézina n'aurait jamais eu lieu. Elle aurait balayé l'armée de Tchitchagov du pont de Borisov d'un simple revers de la main. Rien ne pouvait dévier Marie-Odile de son cap. J'avais beau esquiver ses invitations, cela ne la décourageait pas. Une nasse longtemps posée, même à contre-courant, finit toujours par donner satisfaction au pêcheur. Marie-Odile avait donc fini par me prendre en défaut de prétexte et ma seule véritable excuse n'était pas audible pour elle, alors qu'elle avait inspiré toutes les fariboles qu'elle avait déjà dû gober.

— Tu sais, je n'aime vraiment pas aller chez les autres et c'est depuis toute petite, ça n'a rien à voir avec toi, lui avais-je avoué d'un ton conciliant.

— Justement, tu n'es plus petite, alors, agis en adulte !
Je reçus l'uppercut. Son rire n'atténuait rien, seul le boxeur Battling Siki cognait plus fort. Combien de dents me restait-il ? Assez pour afficher un sourire étourdi. Ayant repris mes esprits, je remarquai qu'elle non plus n'avait pas jugé nécessaire de me demander pour quelle raison je rejetais ce qui lui semblait tellement aller de soi. Elle s'était contentée de choisir des mots marteaux pour me dévisser la mâchoire : *agis en adulte !* Mais qu'entendait-elle donc par là ? Agir en adulte, est-ce devenir assez hypocrite pour se plier à toute injonction, surseoir à toute volonté personnelle, pour assouvir les désirs des autres au détriment des siens ? Marie-Odile prenait les silences pour des redditions. Elle ignorait que la soumission ne fait pas partie de ce qu'on inculque aux enfants en terre niominka. Les Guelwaar têtent leur devise et ne l'oublient plus jamais : *On nous tue, on ne nous déshonore pas !* Or, même infime, il y a du déshonneur à se laisser fourguer des coulevres

dont la longueur dépend du caprice des autres. La courtoisie, soit, mais dans les limites idoines. Car si la courtoise offre un supplément d'âme, elle n'ajoute pas des muscles à notre cou, afin de nous aider à porter les sacs de sable que d'autres remplissent pour nous. *Sursum corda*, élevons notre cœur ! D'accord, et dans les deux acceptions du verbe. Mais Hercule ne posait-il pas, parfois, un genou à terre ? Les questions de cette nature, Marie-Odile s'en moquait, mon silence lui signifiait sa victoire.

Nous étions attablées à la terrasse d'un café de la Petite France, une pause salvatrice pour nos jambes, après une longue promenade dédiée aux splendeurs de Strasbourg. Deux diabolos menthe pour reprendre notre souffle. Deux expressos pour donner goût à la discussion, avec un peu de sucre pour atténuer l'amertume au fond de la gorge, sans oublier l'eau, rendue précieuse par les miniverres, tout juste de quoi rincer le sourire et lui garder son éclat. Combien de temps étions-nous restées là ? On s'enlise dans les cafés, comme la barque se prend dans une ria. Cette détente, cette façon de lambiner en ces lieux, nul n'oserait se permettre une telle insouciance dans le salon d'autrui. Les derniers rayons d'un timide soleil coupaient notre table en deux. Notre conversation se noyait maintenant dans la rivière de l'Ill, qui filait derrière l'épaule de mon vis-à-vis.

— Très jolis ces géraniums sur les balcons, me dit-elle.

— Ah oui ! Très jolis, en effet, répondis-je, avant de partir d'un fou rire qui intrigua d'abord avant d'être contagieux.

— Mais, enfin, Salie, qu'est-ce qui te fait tant rire ? me demanda Marie-Odile, lorsqu'elle parvint à articuler sa perplexité.

Mais je n'osais le lui dire. J'avais pensé : Alors là, si nous n'avons plus que les géraniums comme sujet de

conversation, c'est que les carottes sont cuites. Surtout quand on sait que la dame est une Alsacienne pure rhénane, plus qu'habituee à la végétation en question. Il n'y a que l'ennui pour nous faire remarquer des choses aussi familières.

— Autre chose, mesdames ? nous claironna le serveur, après avoir déposé d'immenses verres de bière devant un couple de touristes qui trépassaient à la table voisine.

Au lieu de répondre à l'Allemand qui lui cherchait querelle pour avoir trop attendu sa Heineken, il avait gardé le nord, préférant venir nous pousser à la consommation. Nous nous consultâmes du regard et, comme il n'était pas aveugle, les mots déclinant sa proposition tombèrent sur ses talons pressés. Sourires entendus, chacune saisit son sac à main et, comme exécutant les gestes d'une chorégraphie, nous quittâmes nos chaises d'une manière parfaitement synchronisée. Une cloche invisible avait sonné la fin de notre escale. Il était temps pour chacune de retourner dans son monde. Encore quelques pas ensemble : rayer nos talons sur les pavés, traverser un ou deux ponts, emprunter des venelles, débouler sur la place de l'Homme-de-Fer, se soustraire très vite à la ronde des tramways, s'attarder place Kléber le temps d'applaudir un homme-orchestre – qui s'acharnait à trouver une harmonie au chaos du monde –, lâcher quelques pièces dans son chapeau pour saluer sa sincère foi d'artiste et s'en aller. Place Broglie, à une centaine de mètres de l'Opéra, Marie-Odile et moi échangeâmes des bises convenues.

— Au revoir et bonne soirée, dis-je, prête à foncer chez moi.

— Alors, à samedi !

— Euh...

Pendant que je faisais la carpe à marée basse, sans la quitter des yeux, elle crut utile de préciser :

— Oui, à samedi, tu sais, pour le dîner.

— Oui, bonne soirée !

Elle esquissa un sourire qui effaça le mien et bifurqua à droite. Je me dirigeai à gauche, en pensant : Je suis une carpe prise dans le filet d'un pêcheur niominka, plus rien ne me sauvera du foyer ardent. Qu'on m'écaille, qu'on me tranche, qu'on verse du citron et du piment sur ma chair vive et, surtout, qu'on m'embroche à la fourche du diable, puisque les braises m'attendent. Rien, plus rien ne me sauvera du gril.

C'était évident, il n'y avait pas que nos demeures qui étaient diamétralement opposées. Cette femme était aussi mondaine que j'étais casanière. Sa vie trouvait sa consistance dans une succession de dîners, dressés dans son emploi du temps, tels des piquets censés éviter que son monde ne s'effondre. Et ma vie à moi consistait à m'enfermer, le plus souvent possible, pour scruter, étudier, essayer de comprendre ces fissures, qui, avec le temps, étaient devenues des failles et menaçaient les murs de ma vie. Marie-Odile et moi n'avions qu'une chose en commun, chacune voulait garder debout la bâtisse de son existence, mais nos tactiques étaient totalement divergentes.

Dans une précédente vie, Marie-Odile était enseignante à l'école primaire. Après la gifle d'un parent d'élève, qui éventa sa vocation, elle s'était recyclée esthéticienne. De toute façon, elle en avait eu assez de s'occuper de la marmaille des autres, disait-elle à l'époque, et si c'était pour récolter, de surcroît, autant d'ingratitude, ah non, merci ! Mais le temps passant, elle avait eu, elle aussi, sa propre marmaille et découvert, en même temps que l'immensité de ses corvées, les avantages d'un emploi à temps partiel. Elle était ravie de pouvoir consacrer du temps à son foyer, soutenait-elle ; d'autant plus que son cher époux, qui n'avait toujours pas renoncé à ses prérogatives préhistoriques, se

N° d'édition : L.01ELJN000510.N001
Dépôt légal : mars 2013